

« Donner à voir un individu déshumanisé et une société déshumanisée. »

Interview laconique de Martin Harníček

Martin Harníček est né en 1953 dans la Tchécoslovaquie communiste. Viré du lycée à 16 ans, il vit de boulots plus ou moins légaux. Surveillé par la police, naturellement provocateur et volontiers bagarreur, il effectue quelques séjours en prison. À 26 ou 27 ans, il signe la Charte 77 (pétition contre la répression croissante) et sa vie devient alors insupportable. Il écrit plusieurs nouvelles et courts romans, paraboles explicites du régime, qui circulent alors en samizdat. En 1981, Viande et Albin paraissent en un volume aux éditions 68 publishers à Toronto. Cette parution attise encore le zèle des autorités, et Harníček s'exile en Allemagne en 1983, où il devient infirmier psychiatrique. Il arrête alors d'écrire. Du moins c'est ce qu'on croyait puisqu'il nous a parlé il y a peu d'un troisième roman totalement inédit, « encore meilleur que Viande et Albin », qu'il a entrepris de réécrire, motivé par le regain d'intérêt qu'a suscité notre édition de Viande.

Il ne se décrit ni comme un intellectuel ni même comme un écrivain, simplement comme quelqu'un qui a mis en mots les histoires qu'il avait dans la tête. Les réponses ci-dessous, volontiers amusées face à notre sérieux et notre volonté de théoriser, donnent une bonne image du personnage : un type simple, qui en a vu beaucoup plus que nous et qui ne s'embarrasse pas de grand chose. Mais qui s'est toujours montré remarquablement chaleureux à notre égard. Vous pouvez retrouver sur notre site une autre interview, plus bavarde, au sujet de Viande.

Tu as raconté que l'idée de Viande t'était venue suite à un bad trip sous LSD à la fin des années 70. Est-ce que tu te souviens du contexte de création d'Albin ?

C'est au travail que j'ai découvert la notion de « revitalisation ». Dans mon cerveau, une question est née : « Que donnerait une dévitalisation ? » Ensuite, j'ai commencé à construire une histoire à partir de ça. Rien de révolutionnaire, en somme.

Les deux romans ont été publiés dans le même volume chez 68 publishers, et je trouve qu'on peut les lire en miroir : le protagoniste de Viande est tout en bas de l'échelle humaine, tandis que celui d'Albin aspire au sommet, et ils sont les deux visages d'une même brutalité : des hommes violents, hyper-égoïstes et dénués d'empathie, préoccupés seulement par la satisfaction de leurs désirs et instincts. Est-ce que tu as pensé ces deux livres ensemble ?

Là, je ne sais plus. Peut-être que Škvorecký, l'éditeur, avait une idée en tête à ce moment-là. Mon idée à moi, c'était surtout de donner à voir un individu déshumanisé et une société déshumanisée.

As-tu eu des échanges avec Škvorecký sur la réception des deux romans ?

Non, jamais. C'est ma sœur qui vivait aux USA qui s'occupait de tout. Je ne sais même plus si c'est

ma sœur qui a fait passer les textes à Škvorecký, ou si quelqu'un lui a donné des éditions samizdats.

L'homosexualité est un thème omniprésent dans Albin. Elle est tantôt obligatoire, tantôt interdite, et on a l'impression que les personnages changent de sexualité selon ce qu'on leur impose, qu'ils éprouvent une sorte d'indifférence sexuelle. Qu'est-ce que la sexualité représente pour toi dans Albin ?

En tchèque, il y a un mot vulgaire pour désigner les homosexuels : *buzeranti*. Et il y a un verbe qui va avec, *buzerovat*, qui veut dire quelque chose comme *harceler, tracasser, opprimer*. Et, comme le système nous opprimait pas mal, j'ai fait le lien entre les deux mots.

Quant à l'idée de l'homosexualité obligatoire, elle est née avec le projet global du roman. Pour que les gens ne se reproduisent pas, les gouvernants devaient donner l'exemple. Et comme contraception, il n'y a rien de mieux que la sodomie. Il n'y avait aucune homophobie là-dedans. Ensuite, quand j'ai été renvoyé de mon travail, la raison invoquée par la police politique, c'est que j'avais publié à l'étranger un livre qui contenait des propos antisocialistes. Ces salauds s'étaient reconnus.

J'ai lu dans une biographie tchèque que tu travaillais déjà dans le domaine de la psychiatrie dans les années 70. Est-ce que tu as l'impression que cette expérience, ou cette formation, t'a influencé dans l'écriture de tes différents textes ?

C'est une information erronée, certainement colportée par ma sœur. C'est en Allemagne que j'ai commencé à travailler en psychiatrie. Mais je connaissais bien le domaine depuis ma jeunesse, parce que je m'étais fait passer pour le patient d'un asile psychiatrique. J'avais fait ça, d'une part, pour éviter d'aller en maison de correction, et, d'autre part, pour ne pas faire mon service militaire. Ça a marché, dans les deux cas. Certains souvenirs de ce séjour ont dû rester gravés dans un coin de ma tête.

Dans Albin, personne ne peut échapper à la surveillance du Parti Mondial. Toi qui as vécu dans une société de surveillance généralisée, quel avenir vois-tu pour nos sociétés en train de se transformer en États policiers tout puissants ? Est-ce que la « fuite » reste à tes yeux la seule solution ?

Aujourd'hui, à mon avis, il n'y a plus un seul endroit où s'échapper. Et ça pas l'air parti pour s'arranger. J'espère ne pas avoir écrit des livres prophétiques, à la Nostradamus.

Pourquoi est-ce que tu as tenu à faire d'Albin un enfant « prédestiné » à sauver le monde par ses parents ? Et donc à intégrer cette dimension familiale ?

Je n'avais probablement aucune idée bien profonde en tête. Je trouvais amusante l'idée que même la personne la plus mauvaise qui soit appelle sa mère quand elle est au fond du trou, c'est tout. En fait, je ne sais pas exactement ce que je pensais à l'époque. Je déroulais le fil de mon histoire, je laissais les mots filer sur le papier. Rien de plus.